

LIBERTÉ

anthologie poétique présentée par
LE PRINTEMPS DES POÈTES



INDIGO

Printemps
des poètes

L I B E R T É

A N T H O L O G I E É V O L U T I V E

présentée par
le Printemps des Poètes

en partenariat avec
Délégation générale à
la langue française et
aux langues de France

et
INDIGO

Avant-propos

Le Printemps des Poètes vous invite à découvrir son anthologie évolutive *Liberté*. Son profil : la poésie qui fait résonner, dans toute sa diversité, le haut son de la langue et de la pensée. Son champ d'action : le domaine d'expression française ainsi que le domaine international. Sa visée : sustenter poétiquement les milliers d'événements mis en œuvre dans le cadre de sa 28^e édition annuelle.

Ses partenaires : tout d'abord, la Délégation générale à la langue française et aux langues de France du ministère de la Culture, dans le cadre de la Semaine de la langue française et de la francophonie et du dispositif *Dis-moi dix mots d'un monde à venir* qu'elle promeut en mars 2026. Les dix termes : alunir, anticipation, continuum, dystopique, humanoïde, particule, programmer, théorie, transmuter, sidéral. Parmi ces derniers, nombreux sont ceux que les auteurs réunis ici éclairent de manière novatrice. Sondez l'anthologie *Liberté* pour découvrir le regard poétique qu'ils posent sur le monde à venir !

Nommons également INDIGO, notre nouveau partenaire dont les parcs de stationnement se changeront en mars 2026 à travers toute la France en de véritables galeries et chambres réverbérantes poétiques pour donner à lire et à entendre un choix de vers figurant dans cette anthologie.

Pour finir, l'accent d'intensité : la création qui change le mot en vision. De la liberté.

Printemps des Poètes 2026. Le thème Liberté. Force vive, déployée

La pensée, le graphite, le clavier sont, en eux-mêmes, un fil poétique, un fil narratif. Qui se déroule, chaque jour, sur la page – intérieure, en cellulose ou virtuelle. Certes, il faut, pour commencer, gratter pour enlever la première couche, le faux blanc ; pour certains, les idées formatées, pour d'autres, la peur et pour beaucoup parmi nous, les deux. Et le fil se déroule, libre. Cette liberté est, c'est une chose bien connue, le propulseur de la vie. Elle en est le cœur battant. En son absence, la vie se fige, elle se brise. Puisque c'est bien à partir du cœur que gèle l'être humain avant sa désagrégation.

Dérouler donc ce fil libre contre les fabricants d'ombres qui nous enseignent l'emmurement, l'évulsion et le bourdonnement des machines **programmées** à tourner à plein régime dans l'espace sans fin de la douleur. Contre la langue de bois qui paralyse et le bâillon enfoncé profondément dans la gorge. Contre les amnésies collectives et l'histoire retailée. Contre les lames rigides des corsets qui meurtrissent les corps et entravent les mouvements. Contre la désolidarisation. Dérouler toujours le fil de la liberté.

I . P A T R I M O I N E S

Philippe Desportes

Chanson

Douce Liberté désirée,
Déesse, où t'es-tu retirée,
Me laissant en captivité ?
Hélas ! de moi ne te détourne !
Retourne, ô Liberté ! retourne,
Retourne, ô douce Liberté.

Ton départ m'a trop fait connaître
Le bonheur où je soulais être,
Quand, douce, tu m'allais guidant :
Et que, sans languir davantage,
Je devais, si j'eusse été sage,
Perdre la vie en te perdant.

Depuis que tu t'es éloignée,
Ma pauvre âme est accompagnée
De mille épineuses douleurs :
Un feu s'est épris en mes veines,
Et mes yeux, changés en fontaines,
Versent du sang au lieu de pleurs.

Un soin, caché dans mon courage,
Se lit sur mon triste visage,
Mon teint plus pâle est devenu :
Je suis courbé comme une souche,
Et, sans que j'ose ouvrir la bouche,
Je meurs d'un supplice inconnu.

Le repos, les jeux, la liesse,
Le peu de soin d'une jeunesse,
Et tous les plaisirs m'ont laissé :
Maintenant, rien ne me peut plaire,
Sinon, dévot et solitaire,
Adorer l'œil qui m'a blessé.

(...)

Quel charme, ou quel Dieu plein d'envie
A changé ma première vie,
La comblant d'infélicité ?
Et toi, Liberté désirée,
Déesse, où t'es-tu retirée,
Retourne, ô douce Liberté !

Les traits d'une jeune guerrière,
Un port céleste, une lumière,
Un esprit de gloire animé,
Hauts discours, divines pensées,
Et mille vertus amassées
Sont les sorciers qui m'ont charmé.

Las ! donc sans profit je t'appelle,
Liberté précieuse et belle !
Mon cœur est trop fort arrêté :
En vain après toi je soupire,
Et crois que je te puis bien dire
Pour jamais adieu, Liberté.

*Les Premières Œuvres. Revues, corrigées &
augmentées outre les précédentes impressions,
Mamert Patisson, 1583*

Lamartine

La liberté, ou une nuit à Rome

Comme l'astre adouci de l'antique Élysée,
 Sur les murs dentelés du sacré Colysée,
 L'astre des nuits, perçant des nuages épars,
 Laisse dormir en paix ses longs et doux regards,
 Le rayon qui blanchit ses vastes flancs de pierre,
 En glissant à travers les pans flottants du lierre,
 Dessine dans l'enceinte un lumineux sentier ;
 On dirait le tombeau d'un peuple tout entier,
 Où la mémoire, errante après des jours sans nombre,
 Dans la nuit du passé viendrait chercher une ombre,

Ici, de voûte en voûte élevé dans les cieux,
 Le monument debout défie encor les yeux ;
 Le regard égaré dans ce dédale oblique,
 De degrés en degrés, de portique en portique,
 Parcourt en serpentant ce lugubre désert,
 Fuit, monte, redescend, se retrouve et se perd.
 Là, comme un front penché sous le poids des années,
 La ruine, abaissant ses voûtes inclinées,
 Tout à coup se déchire en immenses lambeaux,
 Pend comme un noir rocher sur l'abîme des eaux ;
 Ou des vastes hauteurs de son faite superbe
 Descendant par degrés jusqu'au niveau de l'herbe,
 Comme un coteau qui meurt sous les fleurs du vallon,
 Vient mourir à nos pieds sur des lits de gazon.
 Sur les flancs décharnés de ces sombres collines,
 Des forêts dans les airs ont jeté leurs racines :
 Là, le lierre jaloux de l'immortalité,

Triomphe en possédant ce que l'homme a quitté ;
Et pareil à l'oubli, sur ces murs qu'il enlace,
Monte de siècle en siècle aux sommets qu'il efface.
Le buis, l'if immobile, et l'arbre des tombeaux,
Dressent en frissonnant leurs funèbres rameaux,
Et l'humble giroflée, aux lambris suspendue,
Attachant ses pieds d'or dans la pierre fendue,
Et balançant dans l'air ses longs rameaux flétris,
Comme un doux souvenir fleurit sur des débris.
Aux sommets escarpés du fronton solitaire,
L'aigle à la frise étroite a suspendu son aire :
Au bruit sourd de mes pas, qui troublent son repos,
Il jette un cri d'effroi, grossi par mille échos,
S'élance dans le ciel, en redescend, s'arrête,
Et d'un vol menaçant plane autour de ma tête.
Du creux des monuments, de l'ombre des arceaux,
Sortent en gémissant de sinistres oiseaux :
Ouvrant en vain dans l'ombre une ardente prunelle,
L'aveugle amant des nuits bat les murs de son aile ;
La colombe, inquiète à mes pas indiscrets,
Descend, vole et s'abat de cyprès en cyprès,
Et sur les bords brisés de quelque urne isolée,
Se pose en soupirant comme une âme exilée.

Les vents, en s'engouffrant sous ces vastes débris,
En tirent des soupirs, des hurlements, des cris :
On dirait qu'on entend le torrent des années
Rouler sous ces arceaux ses vagues déchaînées,
Renversant, emportant, minant de jours en jours
Tout ce que les mortels ont bâti sur son cours.
Les nuages flottants dans un ciel clair et sombre,
En passant sur l'enceinte y font courir leur ombre,
Et tantôt, nous cachant le rayon qui nous luit,
Couvrent le monument d'une profonde nuit,
Tantôt, se déchirant sous un souffle rapide,

Laissent sur le gazon tomber un jour livide,
 Qui, semblable à l'éclair, montre à l'œil ébloui
 Ce fantôme debout du siècle évanoui ;
 Dessine en serpentant ses formes mutilées,
 Les cintres verdoyants des arches écroulées,
 Ses larges fondements sous nos pas entrouverts,
 Et l'éternelle croix qui, surmontant le faîte,
 Incline comme un mât battu par la tempête.

Rome ! te voilà donc ! Ô mère des Césars !
 J'aime à fouler aux pieds tes monuments épars ;
 J'aime à sentir le temps, plus fort que ta mémoire,
 Effacer pas à pas les traces de ta gloire !
 L'homme serait-il donc de ses œuvres jaloux ?
 Nos monuments sont-ils plus immortels que nous ?
 Égaux devant le temps, non, ta ruine immense
 Nous console du moins de notre décadence.
 J'aime, j'aime à venir rêver sur ce tombeau,
 À l'heure où de la nuit le lugubre flambeau
 Comme l'œil du passé, flottant sur des ruines,
 D'un pâle demi-deuil revêt tes sept collines,
 Et, d'un ciel toujours jeune éclaircissant l'azur,
 Fait briller les torrents sur les flancs de Tibur.
 Ma harpe, qu'en passant l'oiseau des nuits effleure,
 Sur tes propres débris te rappelle et te pleure,
 Et jette aux flots du Tibre un cri de liberté,
 Hélas ! par l'écho même à peine répété.

Liberté ! nom sacré, profané par cet âge,
 J'ai toujours dans mon cœur adoré ton image,
 Telle qu'aux jours d'Émile et de Léonidas,
 T'adorèrent jadis le Tibre et l'Eurotas ;
 Quand tes fils se levant contre la tyrannie,
 Tu teignais leurs drapeaux du sang de Virginie,
 Ou qu'à tes saintes lois glorieux d'obéir,

Tes trois cents immortels s'embrassaient pour mourir ;
Telle enfin que d'Uri prenant ton vol sublime,
Comme un rapide éclair qui court de cime en cime,
Des rives du Léman aux rochers d'Appenzell,
Volant avec la mort sur la flèche de Tell,
Tu rassembles tes fils errants sur les montagnes,
Et, semblable au torrent qui fond sur leurs campagnes
Tu purges à jamais d'un peuple d'opresseurs
Ces champs où tu fondas ton règne sur les mœurs !
Alors !... mais aujourd'hui, pardonne à mon silence ;
Quand ton nom, profané par l'infâme licence,

Du Tage à l'Éridan épouvantant les rois,
Fait crouler dans le sang les trônes et les Iris ;
Détournant leurs regards de ce culte adultère,
Tes purs adorateurs, étrangers sur la terre,
Voyant dans ces excès ton saint nom se flétrir,
Ne le prononcent plus... de peur de l'avilir.
Il fallait t'invoquer, quand un tyran superbe
Sous ses pieds teints de sang nous fouler comme
l'herbe,

En pressant sur son cœur le poignard de Caton.
Alors il était beau de confesser ton nom :
La palme des martyrs couronnait tes victimes,
Et jusqu'à leurs soupirs, tout leur était des crimes.
L'univers cependant, prosterné devant lui,
Adorait, ou tremblait !... L'univers, aujourd'hui,
Au bruit des fers brisés en sursaut se réveille.
Mais, qu'entends-je ? et quels cris ont frappé mon
oreille ?

Esclaves et tyrans, opprimés, oppresseurs,
Quand tes droits ont vaincu, s'offrent pour tes
vengeurs ;
Insultant sans péril la tyrannie absente,

Ils poursuivent partout son ombre renaissante ;
Et, de la vérité couvrant la faible voix,
Quand le peuple est tyran, ils insultent aux rois.

Tu règues cependant sur un siècle qui t'aime,
Liberté ; tu n'as rien à craindre que toi-même.
Sur la pente rapide où roule en paix ton char,
Je vois mille Brutus... mais où donc est César ?

Nouvelles méditations poétiques,
Urbain Canel, Paris, 1823

Victor Hugo

Stella

Je m'étais endormi la nuit près de la grève.
Un vent frais m'éveilla, je sortis de mon rêve,
J'ouvris les yeux, je vis l'étoile du matin.
Elle resplendissait au fond du ciel lointain
Dans une blancheur molle, infinie et charmante.
Aquilon s'enfuyait emportant la tourmente.
L'astre éclatant changeait la nuée en duvet.
C'était une clarté qui pensait, qui vivait ;
Elle apaisait l'écueil où la vague déferle ;
On croyait voir une âme à travers une perle.
Il faisait nuit encor, l'ombre régnait en vain,
Le ciel s'illuminait d'un sourire divin.
La lueur argentait le haut du mât qui penche ;
Le navire était noir, mais la voile était blanche ;
Des goélands debout sur un escarpement,
Attentifs, contemplaient l'étoile gravement
Comme un oiseau céleste et fait d'une étincelle
L'océan qui ressemble au peuple allait vers elle,
Et, rugissant tout bas, la regardait briller,
Et semblait avoir peur de la faire envoler.
Un ineffable amour emplissait l'étendue.
L'herbe verte à mes pieds frissonnait éperdue,
Les oiseaux se parlaient dans les nids ; une fleur
Qui s'éveillait me dit : c'est l'étoile ma sœur.
Et pendant qu'à longs plis l'ombre levait son voile,
J'entendis une voix qui venait de l'étoile
Et qui disait : — Je suis l'astre qui vient d'abord.
Je suis celle qu'on croit dans la tombe et qui sort.

J'ai lui sur le Sina, j'ai lui sur le Taygète ;
Je suis le caillou d'or et de feu que Dieu jette,
Comme avec une fronde, au front noir de la nuit.
Je suis ce qui renaît quand un monde est détruit.
Ô nations ! je suis la Poésie ardente.
J'ai brillé sur Moïse et j'ai brillé sur Dante.
Le lion océan est amoureux de moi.
J'arrive. Levez-vous, vertu, courage, foi !
Penseurs, esprits, montez sur la tour, sentinelles,
Paupières, ouvrez-vous, allumez-vous, prunelles,
Terre, émeus le sillon, vie, éveille le bruit,
Debout, vous qui dormez ! – car celui qui me suit,
Car celui qui m'envoie en avant la première,
C'est l'ange Liberté, c'est le géant Lumière !

Les Châtiments,
Henri Samuel et Cie, Paris, 1853

Victor Hugo

L'art et le peuple

I

L'art, c'est la gloire et la joie.
Dans la tempête il flamboie ;
Il éclaire le ciel bleu.
L'art, splendeur universelle,
Au front du peuple étincelle,
Comme l'astre au front de Dieu.

L'art est un champ magnifique
Qui plaît au cœur pacifique,
Que la cité dit aux bois,
Que l'homme dit à la femme,
Que toutes les voix de l'âme
Chantent en chœur à la fois !

L'art, c'est la pensée humaine
Qui va brisant toute chaîne !
L'art, c'est le doux conquérant !
A lui le Rhin et le Tibre !
Peuple esclave, il te fait libre ;
Peuple libre, il te fait grand !

II

Ô bonne France invincible,
Chante ta chanson paisible !
Chante, et regarde le ciel !

Ta voix joyeuse et profonde
Est l'espérance du monde,
Ô grand peuple fraternel !

Bon peuple, chante à l'aurore,
Quand le soir vient, chante encore !
Le travail fait la gaité.
Ris du vieux siècle qui passe !
Chante l'amour à voix basse,
Et tout haut la liberté !

Chante la sainte Italie,
La Pologne ensevelie,
Naples qu'un sang pur rougit,
La Hongrie agonisante...
Ô tyrans ! le peuple chante
Comme le lion rugit !

Les Châtiments,
Henri Samuel et Cie, Paris, 1853

Charles Baudelaire

L'homme et la mer

Homme libre, toujours tu chériras la mer !
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image ;
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes ;
Ô mer, nul ne connaît tes richesses intimes,
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !

Et cependant voilà des siècles innombrables
Que vous vous combattez sans pitié ni remord,
Tellement vous aimez le carnage et la mort,
Ô lutteurs éternels, ô frères implacables !

Les Fleurs du mal,
Auguste Poulet-Malassis, Paris, 1857

Victor Hugo

Plein ciel

Qu'importe ! il va. Tout souffle est bon ; simoun,
mistral !

La terre a disparu dans le puits **sidéral**.
Il entre au mystère nocturne ;
Au-dessus de la grêle et de l'ouragan fou,
Laissant le globe en bas dans l'ombre, on ne sait où,
Sous le renversement de l'urne.

Intrépide, il bondit sur les ondes du vent ;
Il se rue, aile ouverte et la proue en avant,
Il monte, il monte, il monte encore,
Au delà de la zone où tout s'évanouit,
Comme s'il s'en allait dans la profonde nuit
À la poursuite de l'aurore !

(...)

Où donc s'arrêtera l'homme séditieux ?
L'espace voit, d'un œil par moment soucieux,
L'empreinte du talon de l'homme dans les nues ;
Il tient l'extrémité des choses inconnues ;
Il épouse l'abîme à son argile uni ;
Le voilà maintenant marcheur de l'infini.
Où s'arrêtera-t-il, le puissant réfractaire ?
Jusqu'à quelle distance ira-t-il de la terre ?
Jusqu'à quelle distance ira-t-il du destin ?
L'âpre Fatalité se perd dans le lointain ;
Toute l'antique histoire affreuse et déformée

Sur l'horizon nouveau fuit comme une fumée.
Les temps sont venus. L'homme a pris possession
De l'air, comme du flot la grêbe et l'alcyon.
Devant nos rêves fiers, devant nos utopies
Ayant des yeux croyants et des ailes impies,
Devant tous nos efforts pensifs et haletants,
L'obscurité sans fond fermait ses deux battants ;
Le vrai champ enfin s'offre aux puissantes algèbres ;
L'homme vainqueur, tirant le verrou des ténèbres,
Dédaigne l'Océan, le vieil infini mort.
La porte noire cède et s'entre-bâille. Il sort !

La Légendes des siècles,
Hetzel, Paris, 1859

Arthur Rimbaud

Le dormeur du val

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

« Le dormeur du val » (1870),
in *Anthologie des poètes français*, tome IV,
Alphonse Lemerre, Paris, 1888

Adolphe Lacuzon

Éternité

Et rien n'existe plus, spectre, vestige ou plaintes
De ce qui fut la vie et les siècles vengés.
Sous l'horreur qui s'épanche à flots des nuits éteintes,
Que le Mystère et toi – qui vous interrogez.

Mais tes yeux restent sûrs ; ils ont **transmuté**
l'ombre.

Et consumant ton rêve en sublime clarté.
Résolvent l'infini dans leur fixité sombre.
Sur le seuil du néant, phares de Vérité !

Le passé qui t'épris comme un remords te poigne,
Mais vibrante, ton âme, aux espaces béants,
Propage un long frisson qui renaissant s'éloigne,
Et comme une onde expire à l'infini des temps.

Et ton âme, voix grave où le verbe s'élève
Au rythme créateur dont ton œuvre a chanté,
Prononce l'univers dans son ubiquité,
Et le destin du monde est inclus dans ton rêve...

extrait d'*Éternité*,
Alphonse Lemerre éditeur, Paris, 1902

Rabindranath Tagore

XXXV

Là où l'esprit est sans crainte et où la tête est
haut portée ;
Là où la connaissance est libre ;
Là où le monde n'a pas été morcelé entre
d'étroites parois mitoyennes ;
Là où les mots émanent des profondeurs de la
sincérité ;
Là où l'effort infatigué tend les bras vers la
perfection ;
Là où le clair courant de la raison ne s'est pas
mortellement égaré dans l'aride et morne désert de la
coutume ;
Là où l'esprit guidé par toi s'avance dans
l'élargissement continu de la pensée et de l'action –
Dans ce paradis de liberté, mon Père, permets
que ma patrie s'éveille.

« XXXV » (1910), in *L'Offrande lyrique*,
traduction de l'anglais par André Gide,
Nouvelle Revue française, Paris, 1917

Guillaume Apollinaire

À la Santé

I

Avant d'entrer dans ma cellule
Il a fallu me mettre nu
Et quelle voix sinistre ulule
Guillaume qu'es-tu devenu

Le Lazare entrant dans la tombe
Au lieu d'en sortir comme il fit
Adieu Adieu chantante ronde
Ô mes années ô jeunes filles

II

Non je ne me sens plus là
Moi-même
Je suis le quinze de la
Onzième

Le soleil filtre à travers
Les vitres
Ses rayons font sur mes vers
Les pitres

Et dansent sur le papier
J'écoute
Quelqu'un qui frappe du pied
La voûte

III

Dans une fosse comme un ours
 Chaque matin je me promène
 Tournons tournons tournons toujours
 Le ciel est bleu comme une chaîne
 Dans une fosse comme un ours
 Chaque matin je me promène

Dans la cellule d'à côté
 On y fait couler la fontaine
 Avec les clefs qu'il fait tinter
 Que le geôlier aille et revienne
 Dans la cellule d'à côté
 On y fait couler la fontaine

IV

Que je m'ennuie entre ces murs tout nus
 Et peint de couleurs pâles
 Une mouche sur le papier à pas menus
 Parcourt mes lignes inégales

 Que deviendrai-je ô Dieu qui connais ma douleur
 Toi qui me l'as donnée
 Prends en pitié mes yeux sans larmes ma pâleur
 Le bruit de ma chaise enchaînée

Et tour ces pauvres cœurs battant dans la prison
 L'Amour qui m'accompagne
 Prends en pitié surtout ma débile raison
 Et ce désespoir qui la gagne

V

Que lentement passent les heures
 Comme passe un enterrement

Tu pleureras l'heure où tu pleures
Qui passera trop vite
Comme passent toutes les heures

VI

J'écoute les bruits de la ville
Et prisonnier sans horizon
Je ne vois rien qu'un ciel hostile
Et les murs nus de ma prison

Le jour s'en va voici que brûle
Une lampe dans la prison
Nous sommes seuls dans ma cellule
Belle clarté Chère raison

Alcools,
Mercure de France, Paris, 1913

Ossip Mandelstam

Le crépuscule de la liberté

Célébrons, mes frères, le crépuscule de la liberté,
La grande année crépusculaire !
Une lourde forêt de nasses est descendue
Dans les eaux bouillonnantes de la nuit.
Et toi, tu te lèves sur des années ténébreuses –
Ô soleil, juge, peuple.

Célébrons, mes frères, le fardeau fatal
Que le chef du peuple porte parmi les larmes.
Célébrons le fardeau crépusculaire du pouvoir,
Son poids insoutenable.
Quiconque a un cœur doit entendre
Couler – ô temps – ton navire.

Nous avons enrôlé de force les hirondelles
Dans des légions guerrières – et voici
Qu'on ne voit plus le soleil ; la nature
Gazouille, remue, vit ;
Mais on ne voit plus le soleil à travers les nasses
De ce crépuscule épais et la terre se met à flotter.

Eh bien, essayons : un énorme, un maladroit,
Un grinçant tour de gouvernail.
La terre se met à flotter. Courage, mes hommes,
Fendez l'océan comme une charrue !

Même dans le froid du Léthé, nous nous souviendrons
Que la terre nous a coûté dix cieux.

Tristia, Petropolis,
Berlin/Saint-Pétersbourg, 1922
traduction du russe © Printemps
des Poètes

Aimé Césaire

En vain pour s'en distraire le capitaine pend à sa
grand'vergue le nègre le plus braillard ou le jette à la
mer, ou le livre à l'appétit de ses molosses

La négraille aux senteurs d'oignon frit retrouve dans
son sang répandu le goût amer de la liberté

Et elle est debout la négraille

la négraille assise
inattendument debout
debout dans la cale
debout dans les cabines
debout sur le pont
debout dans le vent
debout sous le soleil
debout dans le sang

debout
et
libre

et non point pauvre folle dans sa liberté et
son dénuement maritimes girant en la dérive parfaite
et la voici :

plus inattendument debout
debout dans les cordages
debout à la barre
debout à la boussole
debout à la carte
debout sous les étoiles

debout
et
libre

extrait de *Cahier d'un retour au pays
natal* (1939),
Présence africaine, Paris, 1983

Benjamin Fondane

J'ai grimpé...

J'ai grimpé le plus haut que j'ai pu et je n'ai pas trouvé
la hauteur
– Où est-elle donc l'altitude ?
« Monte – nous a-t-on dit – grimpe » nous a-t-on dit
Et j'ai senti soudain que se glaçait la vie
Elle quittait ses feuilles ses voix et ses chansons
Sous l'âpre vent joyeux des vérités hostiles...
Mais où est-elle donc l'altitude ?
« Il faut nous élever au-dessus de nous-mêmes ! »
Et j'ai grimpé plus haut que moi
Plus haut que la maison la mère et que la femme
dont le ventre était chaud
J'ai quitté la rivière aux poissons la terre arable
La lumière sale et grasse accrochée dans le peigne des
jours
Quitté les souvenirs la jeunesse instruments de
musique
Un instant j'ai marché sur la tête des hommes
Plus haut, plus haut encore il fallait que je monte
afin de dépouiller mon sang
Je n'aurais jamais cru que la barbe des Sages
était si dure à traverser
C'étaient des fils de fer barbelés ils mordaient jusqu'au
sang

extrait de « J'ai grimpé... »,
in *Fontaine*, n° 7, Alger, 1940

Marianne Cohn

Je trahirai demain

Je trahirai demain pas aujourd'hui.
Aujourd'hui, arrachez-moi les ongles,
Je ne trahirai pas.

Vous ne savez pas le bout de mon courage.
Moi je sais.
Vous êtes cinq mains dures avec des bagues.
Vous avez aux pieds des chaussures
Avec des clous.

Je trahirai demain, pas aujourd'hui,
Demain.
Il me faut la nuit pour me résoudre,
Il ne me faut pas moins d'une nuit
Pour renier, pour abjurer, pour trahir.

Pour renier mes amis,
Pour abjurer le pain et le vin,
Pour trahir la vie,
Pour mourir.

Je trahirai demain, pas aujourd'hui.
La lime est sous le carreau,
La lime n'est pas pour le barreau,
La lime n'est pas pour le bourreau,
La lime est pour mon poignet.

Aujourd'hui je n'ai rien à dire,
Je trahirai demain.

novembre 1943

Pierre Emmanuel

Les Dents serrées

Je hais. Ne me demandez pas ce que je hais
il y a des mondes de mutisme entre les hommes
et le ciel veule sur l'abîme, et le mépris
des morts. Il y a des mots entrechoqués, des lèvres
sans visage, se parjurant dans les ténèbres
il y a l'air prostitué au mensonge, et la Voix
souillant jusqu'au secret de l'âme

mais il y a
le feu sanglant, la soif rageuse d'être libre
il y a des millions de sourds les dents serrées
il y a le sang qui commence à peine à couler
il y a la haine et c'est assez pour espérer.

« Les Dents serrées » (1943),
dans *Œuvres poétiques complètes*,
L'Âge d'Homme, 2001

Robert Desnos

Ce cœur qui haïssait la guerre voilà qu'il bat
pour le combat et la bataille !

Ce cœur qui ne battait qu'au rythme des
marées, à celui des saisons, à celui des heures du jour
et de la nuit,

Voilà qu'il se gonfle et qu'il envoie dans les
veines un sang brûlant de salpêtre et de haine

Et qu'il mène un tel bruit dans la cervelle que
les oreilles en sifflent

Et qu'il n'est pas possible que ce bruit ne se
répande pas dans la ville et la campagne

Comme le son d'une cloche appelant à
l'émeute et au combat.

Écoutez, je l'entends qui me revient renvoyé
par les échos.

Mais non, c'est le bruit d'autres cœurs, de
millions d'autres cœurs battant comme le mien à
travers la France.

Ils battent au même rythme pour la même
besogne tous ces cœurs,

Leur bruit est celui de la mer à l'assaut des
falaises

Et tout ce sang porte dans des millions de
cervelles un même mot d'ordre :

Révolte contre Hitler et mort à ses partisans !

Pourtant ce cœur haïssait la guerre et battait au
rythme des saisons,

Mais un seul mot : Liberté a suffi à réveiller les
vieilles colères

Et des millions de Français se préparent dans
l'ombre à la besogne que l'aube proche leur imposera.

Car ces cœurs qui haïssaient la guerre battaient
pour la liberté au rythme même des saisons et des
marées, du jour et de la nuit.

extrait de *L'Honneur des poètes*,
Éditions de Minuit, Paris, 1943

René Guy Cadou

**Les fusillés
de Châteaubriand**

Ils sont appuyés contre le ciel
Ils sont une trentaine appuyés
 contre le ciel
Avec toute la vie derrière eux
Ils sont pleins d'étonnement
 pour leur épaule
Qui est un monument d'amour
Ils n'ont pas de recommandations à se faire
Parce qu'ils ne se quitteront jamais plus
L'un d'eux pense à un petit village
Où il allait à l'école
Un autre est assis à sa table
Et ses amis tiennent ses mains
Ils ne sont déjà plus du pays
 dont ils rêvent
Ils sont bien au-dessus de ces hommes
Qui les regardent mourir
Il y a entre eux la différence du martyr
Parce que le vent est passé là ils chantent
Et leur seul regret est que ceux
Qui vont les tuer n'entendent pas
Le bruit énorme des paroles
Ils sont exacts au rendez-vous
Ils sont même en avance sur les autres
Pourtant ils disent qu'ils ne sont pas
 des apôtres
Et que tout est simple

Et que la mort surtout est une chose simple
Puisque toute liberté se survit.

« Les Fusillés de Châteaubriant » (1946),
Œuvres poétiques complètes II,
Seghers, Paris, 1973

René Daumal

La Guerre Sainte

Je vais faire un poème sur la guerre. Ce ne sera peut-être pas un vrai poème, mais ce sera sur une vraie guerre.

Ce ne sera pas un vrai poème, parce que le vrai poète, s'il était ici, et si le bruit se répandait parmi la foule qu'il allât parler –

alors un grand silence se ferait, un lourd silence d'abord se gonflerait, un silence gros de mille tonnerres.

Visible, nous le verrions, le poète et voyant, il nous verrait ; et nous pâlirions dans nos pauvres ombres, nous lui en voudrions d'être si réel, nous les malingres, nous les gênés, nous les tout-chose.

Il serait ici, plein à craquer des multitudes des ennemis qu'il contient – car il les contient, et les contente quand il veut – incandescent de douleur et de sacrée colère et pourtant tranquille comme un artificier,

dans le grand silence il ouvrirait un petit robinet, le tout petit robinet du moulin à paroles,

et par là nous lâcherait un poème, un tel poème qu'on en deviendrait vert.

Ce que je vais faire ne sera pas un vrai poème poétique de poète, car si le mot « guerre » était dit dans un vrai poème – alors la guerre, la vraie guerre dont parlerait le vrai poète, la guerre sans merci, la guerre sans compromis s'allumerait définitivement dans le dedans de nos cœurs.

Car dans un vrai poème les mots portent leurs choses.

Mais ce ne sera pas non plus discours philosophique. Car pour être philosophe, pour aimer la vérité plus que soi-même, il faut être mort à l'erreur, il faut avoir tué les traîtres complaisances du rêve et de l'illusion commode. Et cela, c'est le but et la fin de la guerre, et la guerre est à peine commencée, il y a encore des traîtres à démasquer.

Et ce ne sera pas non plus œuvre de science. Car pour être un savant, pour voir et aimer voir les choses telles qu'elles sont, il faut être soi-même, et aimer se voir, tel qu'on est. Il faut avoir brisé les miroirs menteurs, il faut avoir tué d'un regard impitoyable les fantômes insinuants. Et cela, c'est le but et la fin de la guerre, et la guerre est à peine commencée, il y a encore des masques à arracher.

Et ce ne sera pas non plus un chant enthousiaste. Car l'enthousiasme est stable quand le dieu s'est dressé, quand les ennemis ne sont plus que des forces sans formes, quand le tintamarre de guerre tinte à tout casser, et la guerre est à peine commencée, nous n'avons pas encore jeté au feu notre literie.

Ce ne sera pas non plus une invocation magique, car le magicien demande à son dieu « Fais ce qui me plaît », et il refuse de faire la guerre à son pire ennemi, si l'ennemi lui plaît et pourtant ce ne sera pas davantage une prière de croyant, car le croyant demande à son Dieu : « Fais ce que tu veux », et pour cela il a dû mettre le fer et le feu dans les entrailles de son plus cher ennemi, – ce qui est le fait de la guerre, et la guerre est à peine commencée.

Ce sera un peu de tout cela, un peu d'espoir et d'effort vers tout cela, et ce sera aussi un peu un appel

aux armes. Un appel que le jeu des échos pourra me renvoyer, et que peut-être d'autres entendront.

extrait de *La Guerre Sainte*,
Fontaine, Alger, 1940

Blaise Cendrars

Complet blanc

Je me promène sur le pont dans mon complet blanc
acheté à Dakar
Aux pieds j'ai mes espadrilles achetées à Villa Garcia
Je tiens à la main mon bonnet basque rapporté de
Biarritz
Mes poches sont pleines de Caporal Ordinaire
De temps en temps je flaire mon étui en bois de Russie
Je fais sonner des sous dans ma poche et une livre
sterling en or
J'ai mon gros mouchoir calabrais et des allumettes de
cire de ces grosses que l'on ne trouve qu'à Londres
Je suis propre lavé frotté plus que le pont
Heureux comme un roi
Riche comme un milliardaire
Libre comme un homme

© Éditions Denoël, 1947, 1963, 2001, 2005
extrait tiré du volume 1 de *Tout autour
d'aujourd'hui*, nouvelle édition de
œuvres complètes de Blaise Cendrars
dirigée par Claude Leroy

Forough Farrokhzâd

Captive

Je te désire mais jamais je le sais
contre toi je ne me blottirai
toi vaste ciel éclatant
moi dans sa cage oiseau captif

Derrière ces barreaux sombres et froids
je te regarde éperdue et j'attends
qu'une main ouvre la porte
pour m'envoler vers toi

J'attends le moment propice
pour voler loin de cette prison obscure
pour rire à la face du geôlier
et avec toi ma vie recommencer

Je rêve mais jamais je le sais
je n'aurai la force de quitter cette cage
Si mon geôlier me laissait m'envoler
je n'aurais pas de souffle pour voler

Derrière les barreaux au matin
radieux
un enfant me regarde souriant
et m'envoie un baiser
si je chante un air joyeux

Si je voulais un jour ô Ciel !
fuir cette obscure prison

que dire aux larmes de cet enfant ?
Oublie-moi car je suis oiseau captif

Je suis la flamme qui du feu de son cœur
illumine une maison en ruine
et je choiserais de m'éteindre
pour jeter le foyer dans la douleur ?

ریسا, Amir Kabir, Téhéran, 1955
Souviens-toi de l'envol, anthologie établie
par Franck Merger et Niloufar Sadighi,
traduction du persan par Franck
Merger et Niloufar Sadighi,
maelstrÖm reEvolution, Bruxelles, 2023

II. POÉSIE CONTEMPORAINE

Jacques Rabemananjara

Un mot,
Île !
rien qu'un mot !
Le mot qui coupe du silence
La corde serrée à ton cou.
Le mot qui rompt les bandelettes
du cadavre transfiguré !
Dans le ventre de la mère
l'embryon sautillera.
Dans les entrailles des pierres
danseront les trépassés.
Et l'homme et la femme,
et les morts et les vivants,
et la bête et la plante,
tous se retrouvent haletants,
dans le bosquet de la magie,
là-bas, au centre de la joie,
Un mot,
Île
Rien qu'un mot !

(...)

Île de mes Ancêtres,
ce mot, c'est mon salut.
Ce mot, c'est mon message.
Le mot claquant au vent
sur l'extrême éminence !
Un mot.
Du milieu du zénith
un papangue ivre fonce,

siffle
aux oreilles des quatre espaces :
Liberté ! Liberté ! Liberté ! Liberté !

Antsa,
Présence africaine, 1956

Tomas Venclova

Nel mezzo del cammin

i.m. Konstantin Bogatyrev*

Happé enfin par le milieu de l'âge,
J'ai vécu apprenant à ne pas être.
La mort était quelqu'un de la famille,
Qui occupait tout le logis, ou presque.
Je m'étais efforcé de l'amadouer
Et la priais même qu'elle m'épargne,
Mais chaque matin, au cœur de la ville
La plus envoûtante d'Europe orientale,
Une balle était prête à s'élancer,
Une eau croupie attendait son noyé,
Ou c'était une pierre, un coup-de-poing,
Un rail, peut-être même un autodafé.
Avec la mort j'avais bu et dormi,
J'avais tenté de lui trouver un sens.
Parfois je l'oubliais. Mais qui pourrait
S'habituer à elle en toute confiance ?

Je faisais tourner la clé. Et mon cœur
Soudain perdait son rythme, sans vouloir.
Il est vrai que dans cet État la mort
Peut aussi vous atteindre par hasard.

« Nel mezzo del cammin » (1976), dans
Le Chant limitrophe, traduction du litua-
nien par Henri Abril, Circé, Belval, 2013

* K. Bogatyrev (1925-1976), remarquable traducteur russe, proche des dissidents, fut tué au seuil de son appartement (peut-être par les sbires de la KGB). Le poète évoque les différents types de mort qui, à l'époque, emportèrent certains de ses amis à Vilnius (n.d.t.).

Nâdiâ Anjuman

Fille d'Afghanistan

Je n'ai nul désir d'ouvrir la bouche que puis-je chanter ?
Objet de la haine de mon temps que puis-je chanter ?

Plus de miel mais du poison sur mes lèvres que puis-je
chanter ?

Maudit soit le poing du tyran sur ma bouche fracassée

Nul en ce monde ne partage ma peine, nul que je puisse
embrasser

Que sert de rire ou parler, de vivre ou pleurer ?

Captive dans une cage sans joie sans espoir et sans
désir

À quoi bon être née pour se faire bâillonner ?

Oui, ô mon cœur, voici le printemps et son cortège de
plaisirs

Mais qui a les ailes attachées, comment pourrait-il
voler ?

Je me suis longtemps tue, mais n'ai pas oublié l'art
de chanter

Mon cœur tout ce temps tout bas a fredonné

Un jour heureux, je le sais, je vais mes barreaux
briser

Fuir cette solitude et ivre de joie chanter

Je ne suis pas tremblant dans le vent chétif peuplier
Je suis fille d'Afghanistan née pour son triste chant
exhaler

ی‌دود لگ, PEN Afghanistan,
Kaboul, 2005
Souviens-toi de l'envol, anthologie établie
par Franck Merger et Niloufar
Sadighi, traductions du persan par
Franck Merger et Niloufar Sadighi,
maelstrÖm reEvolution, Bruxelles, 2023

Jalal El Hakmaoui

Le hamster de la vie

J'ai laissé la starlette sur l'écran d'une autre terre
J'ai filmé la première séquence de la barbarie du soleil
J'ai plissé les yeux sous la lumière de la fraternité
(j'ai les traits japonais de Takeshi)

J'ai pisté le cinéma & me suis mis à hurler
En face de l'aigle l'aigle qui vole
Au-dessus des cadavres des poupées gisant comme ça
dans l'estomac du désert

Je me suis avancé devant la caméra des esclaves
Je me suis arrêté bouche bée
En fixant Jalal El Hakmaoui
(moi-même ?)
créature immédiate en or pré-islamique
créature avec un troisième œil dans lequel on entend
le hurlement des bébés qu'on scalpe aux couteaux
effilés de la civilisation
& on les jette dans l'entrecuisse d'une grande nation
nous venant de l'Orient.

(après un quart de siècle de grammaire des os
Sibawayh est incapable d'éduquer un singe sain)

Le hamster de la vie & de la mort regarde la télé de
l'apocalypse
& rit jusqu'à ce qu'il tombe dans les pommes
quand j'ai réouvert les yeux

j'ai trouvé la meilleure nation du monde
en train de monter un lézard aux yeux crevés,
sourd-muet escorté deux par deux
par des milliers de soldats fidèles au chef aveugle

J'ai mis en garde le hamster de la vie contre celle qui
fume des Marlboro light.
Il a ri de nouveau

J'ai laissé la première dame du cinéma sous un autre
soleil
J'ai filmé l'ultime séquence de la barbarie de la terre
Mes yeux plissaient sous la lumière de la fraternité

La meilleure nation du monde se met à hurler
Comme un homme primitif
Se mettant debout sur une seule main
Une seule main saignant le sang de l'autre poupée
(qui a dit que les poupées ne meurent jamais ?)

Oui

Cette poupée ouvre ses ailes
Cette poupée porte dans sa main droite les clés en cuivre
Illuminant le chemin du Voyant marocain
Que le réveil du matin a rendu à la fureur du monde.

Stop

Le hamster de la vie revient à la terre de Mais après la
fin du tournage.

Allez un peu au cinéma,
Toukbal, Casablanca, 2005

Hovhannès Grigorian

Avis de recherche

Attention,
dernier rapport :
à la fin du XXe siècle, à 16h15,
le peuple arménien a quitté le pays
et n'est toujours pas revenu...
Signalement : peuple ancien, tourmenté,
ingénieux, travailleur, endurant,
yeux d'une infinie tristesse,
cœur fendu de toutes parts...
Les témoins l'ayant aperçu sont priés
d'en informer d'urgence le Parlement
qui a besoin d'électeurs le temps
des prochaines législatives...

*Avis de recherche. Une anthologie de la poésie
arménienne contemporaine, traduction de
l'arménien par Olivia Alloyan, Stéphane
Juranics, Krikor Beledian et Nounée
Abrahamian, Éditions Parenthèses,
Marseille, 2006*

Jean Portante

Un beau jour de cinquante comme tous ceux de MA
GÉNÉRATION je suis tombé dans la parenthèse.

ceux qui avant tuaient industriellement étaient
encore là : je veux dire : il y a eu un moment dans
ma vie où côtoyé par des tueurs aînés j'ai continué
à croire à l'innocence génétique.

puis on s'est mis à marcher sur la lune sans que
cela modifie les axes élémentaires du système : je
veux dire : personne n'a vu que ces petits pas-là ne
faisaient pas l'éloge de l'ombre mais sortaient
comme d'une fumée familière.

quelqu'un s'est alors mis à recompter les étoiles et
parvenu à la tienne plus brillante que jamais il a dit
ce qu'on dit toujours en pareille situation : je veux
dire : si après les charniers la nostalgie est encore
possible ce n'est pas une parenthèse lunaire qui
arrêtera la poésie : je veux dire : ne faudrait-il pas
maintenant qu'un mur s'écroule.

En réalité,

Phi, Luxembourg, 2008

James Noël

Dernière phase

Je te tends mes poings
chauffés à blanc
des poings d'émeutier de la langue
des poings d'émeutier de la fin
la faim du monde
qui parle en langage
dans le ventre de la terre

je te tends mes poings
frémissants d'assassinats latents
des poings d'illuminé
atteints de pyromanie profonde
au premier degré de la dernière phase
des poings de petit bout d'allumettes
brûlés vifs dans leur langue de bois

je te tends mes poings fermés
pour une fraternité ouvertement déclarée
LA FRATERNITÉ CONTRE

fraternité qui doit contrarier leur rire
le tourner en trémolo
en sanglot long
sanguinolent
qui n'a pas les moyens d'une seule larme
fraternité qui doit mettre en évidence
leur panne sèche

tenez mes poings fermés de nouveau-né
devant rompre à tout prix
les barreaux du berceau
des poings chargés
d'un orage précoce
hérité d'un Loa du feu
d'un Loa du vent

des poings atteints de pyromanie profonde
au premier degré de la dernière phase

Des poings chauffés à blanc,
Éditions Bruno Doucey, Paris, 2010

Moni Stănilă

Sagarmatha. Fragments

...
l'histoire je ne la lis pas dans les livres
je l'apprends de la bouche des vieux autour du feu
lorsque le jour a déjà gagné son salut

le matin je cueille des raisins dans les vignes et je
coupe du bois
lorsque la lune se lève je joue du tambour
et mes tambours ont des ornements vivants des
fleurs de prunier et des nuages /
/ des serpents à sonnette
des pythons et des cobras
du pollen de chrysanthème pour les mains des joueurs
de tambour

j'ai grandi

maintenant je suis le vent qui vient des quatre points
cardinaux

personne ne le voit mais
tout le monde l'entend

pêle-mêle
les soldats et les femmes violées
ont mis leurs armes sur l'épaule
ils rejoignent
les vallées chargées de rayons de miel

je fais sonner la trompette de la guerre
je tape des mains
comme au jour où je plantais des plantes vertes
derrière la maison
j'y vais la première
sur le bras gauche je me suis fait tatouer le numéro
d'identification des morts d'Aiud*
sur le bras droit les initiales des Juifs de Varsovie

nous venons en chevauchant trains et avions

je noue des sifflets aux flèches

et des clochettes aux fusils
nous sommes près

le roulement de notre victoire a fait le tour de la terre
comme autrefois le tour de Jéricho

...

nous sommes les mêmes /
/ dans nos vêtements tachés
de sang nous nous ressemblons

il n'y a qu'un rideau d'étoiles filantes qui nous sépare
du grand fleuve
parmi les étoiles nos oreilles à l'affût peuvent entendre
le bruit du métal
qui se superpose au bruit du métal
sortant de bouches effrayantes

des dents de métal qui mâchent des os de métal
les bouches de métal nous maudissent
nous exècrent
nous menacent de mort

nous nous donnons une tape amicale sur l'épaule pour
nous encourager et nous sourions
pourquoi aurions-nous peur – nous savons de toute
manière ce que nous avons à faire
et combien de temps il nous reste
seuls les cons pensent encore que nous rebrousserons
chemin

pour nous asseoir bien sages
les uns le long du boulevard de Moscou
les autres entre les murs froids et humides
de Jilava

Sagarmatha,
Tracus Arte, Bucarest, 2012
traduction © Linda Maria Baros

* Dans la prison de la ville d'Aiud (Roumanie), surnommée la cité de la mort, tout comme dans la prison de Jilava, mentionnée plus loin dans le poème, ont été torturés et tués, sous le régime communiste, des milliers de détenus politiques (n.d.t.).

Ivan Hristov

Bernie

Nous aussi nous parlions
de la différence
entre catholicisme
et protestantisme,
il m'a confié
leur désir
d'avoir des femmes
prêtres
d'accepter
les gays
à l'église.
Puis il m'a demandé
comment c'est chez nous.
Je lui ai dit
que notre
christianisme
est plus conservateur
et plus mystique
que nous
ne parlons pas beaucoup
de nos problèmes.
Il s'est étonné.
Je n'ai pas osé
lui dire que
nous n'avons pas eu de
Dieu
45 ans durant
et que maintenant

nous sommes contents
de prier
tout simplement.

Американски поеми / American Poems,
Éditions DA, 2013
traduction du bulgare par Marie Vrinat
© Le Printemps des Poètes & Versopolis

Seyhmus Dagtekin

Mais le rire viendra

J'aurais voulu habiter la statue de la liberté, la jungle qui
est dans sa tête

Les tortues, les léopards, les éléphants qui sont sur
l'herbe au-dessus de sa tête

En vrai, la statue de la liberté est un dragon

Un dragon caméléon qui pousse sur toutes les balles
perdues

Moi, je suis une balle perdue qui n'arrive pas à se
retrouver parmi les autres

Une balle perdue qui se couvre de ton ombre

Moi, je suis une balle perdue qui frappe la joue
diablement belle de la dragonne,

Une balle de rumeur dans un bol de riz que je tiens sous
ton nez

Une balle perdue qui me prend pour ton œil, me presse
contre ton cou

comme un dé à rejouer entre chacun de tes seins

Une balle dans les prés, dans les jungles de ta statue

/

Casser la gueule, t'as vu ça, au serpent qui creva

Tunique hachée, bouche aimée, des vaux-riens dans
tout ça

T'as pas le monopole du monde, ni celui des mouches,
ni celui du sable gobé,

ni celui des lèvres écarlates

Ça bombe le verbe, ça tombe le cœur, fait beau

Ça se chauffe aux bisons, aux tisons, ça bombe le torse,
fait pas beau

Taisons tes fronts, tes tendons

Moi, une balle perdue

/

Ah ! ce sein doux que je mélange à ton pain

Le rire viendra comme une décharge de sable
dans tes semelles

Ma maison de guerre,

Le Castor Astral, 2011

Thomas Tsalapatis

La boîte

J'ai une petite boîte et quelqu'un se fait toujours massacrer là-dedans.

Elle est un peu plus grande qu'une boîte à chaussures. Elle est un peu plus laide qu'une boîte à cigares. Je ne sais pas qui fait ça, je ne sais à qui l'on fait ça, mais quelqu'un se fait massacrer là-dedans. Et aucun bruit n'en sort (sauf quand il en sort). Quand je veux la regarder, je la pose sur une étagère ou sur la table, loin de la fenêtre pour que le soleil ne la décolore pas, ou bien sous le lit, quand j'ai envie de faire des bêtises. Il y a toujours quelqu'un qui se fait massacrer là-dedans, même quand on fait la bringue chez moi, même le dimanche, même quand il pleut.

Quand j'ai trouvé la boîte – je ne dirai pas comment, je ne dirai pas où –, je l'ai ramenée, heureux, à la maison. Je croyais, à ce moment-là, pouvoir y entendre le bruit de la mer. Mais il y a des massacres là-dedans.

L'affolement, les événements là-dedans et la prise de conscience ont commencé à me rendre malade. Sa présence même a commencé à me rendre malade. Il fallait que j'agisse, que je m'en libère, que je me calme, que je prenne un bain. Il fallait que je prenne une décision.

Je l'ai donc envoyée à un ami, un ami que je garde juste pour lui offrir des cadeaux. J'ai mis la boîte dans un carton ingénument coloré que j'ai noué avec un ruban ingénument coloré. Dans le carton, la boîte et

dans la boîte, quelqu'un qui se fait massacrer. Elle attend d'arriver, dans ce carton, entre les mains de mon ami. Un ami que je garde juste pour lui offrir des cadeaux.

Το ξημέρωμα είναι σφαγή Κόριε Κρακ,
Hécate, Athènes, 2011
traduction par Linda Maria Baros

Salah Al Hamdani

J'exhorte les braves
enracine la colère lancée contre vous, assassins

Et maladroitement
j'ancre l'écriture, la pierre et les larmes,
je dessine l'Euphrate endormi
au pied de la palmeraie en révolte
pour graver sur des tablettes
cette marche en furie hors du temps

Peuples de lointains pays et d'une proche misère
avant que ne s'achève le jour
prenez corps
comme la mémoire d'un assaillant de la Bastille
et malgré l'usure de votre malheur
ne brisez pas l'écorce de l'espoir

Peuples d'ici et d'ailleurs
dans l'infinie courbure de la dune
l'oubli vagabonde
entre l'insouciance des caravanes
et la légende de l'ombre
Peuples d'ici et d'ailleurs
le printemps

Avec vous
court comme un vaste livre ouvert

Peuples de nos cœurs
celui qui acquiert sa liberté
vient à bout de son cauchemar

avec vous, l'infini espoir se révèle
par-delà l'éphémère de l'histoire

extrait de « Soulèvement d'une furie »,
dans *Rebâtir les jours*,
Éditions Bruno Doucey, 2013

Maram al-Masri

Elle va nue, la liberté

4

Selmieh selmieh
Pacifique pacifique
Ils sont sortis en chantant la paix
les torses nus et les mains propres

Houriah houriah
Liberté liberté
Ils ont manifesté en criant la liberté
torse nu et des roses dans les mains

Oui c'est un chant qui a fait trembler
le cœur solide de la peur
et fait tomber le masque du corbeau.

Elle va nue, la liberté,
Éditions Bruno Doucey, Paris, 2013

Riffa Baddoura

Il nous arrivait de couper la langue à celles et ceux qui ne savaient pas la tenir leur langue ni la tourner sept fois dans la bouche avant de parler

C'était par temps de disette et de terreur

On tenait par-dessus tout quand les bombes s'arrêtaient aux repas de famille et repas de quartier et il suffisait de couper une langue pour être sûrs de pouvoir nourrir tout le monde

Chez certains la langue pousse comme une branche sans donner ni fleurs ni fruits et on disait que celle-ci avait déjà délivré sa semence de bouche à bouche

Pour couper une langue et la servir à table on préférait la langue de ceux-là

Même si en ces temps on préférait le bouche à oreille et la langue capable de jeter ses enfants à la face du monde

Nous on se mit à apprendre tant et tant de langues et fîmes faire à notre langue tant d'acrobaties qu'elle en devint adroite mais vieille avant l'âge

Quand nous tendions la langue les ciseaux s'en détournaient et perdaient l'appétit

Aux repas de famille on raconte que celles et ceux qui ont mangé un morceau de langue ne parlent plus jamais comme avant et mâchent l'invisible et mâchent encore

(...)

La langue qui m'a nettoyé du sang et de l'ombilic de ma mère s'est abattue sur moi

dès le berceau m'a léché les cendres des ancêtres elle m'a
appris à creuser ma tombe pour apprendre la langue où
peut-être un jour je marcherai

La langue qui m'a laissé croire qu'il fallait très tôt mourir
était parlée par tout le monde
et quand le matin après le massacre nous sortions
chercher dans les rues détruites
nos masques de vivants nos pieds butaient sur des
morceaux de chair vive dans cette langue que le feu n'a
pas fini de carboniser

La langue qui m'a laissé croire qu'il était possible de
s'extraire du son et du sens est une travestie dont les
os prennent pour chacun la forme de ses mâchoires
qu'importe qu'on se taise qu'on parle qu'on crie ou
qu'on change de langue

La langue qui s'est travestie en moi est devenue un soir
invisible et m'a rendue incompréhensible à celles et
ceux de mon accent

Le ciel moulinait ses bombes et il n'y avait nulle part
pour s'abriter même pas dans sa propre tête
pas une virgule sous laquelle s'allonger

Les bombes plus rapides et plus précises que la
succession des secondes étaient d'ores et déjà à jamais
posées dans tous les abris aux dires de la langue

Entourer son corps sa tête de ses bras plaquer ses mains
sur ses oreilles

Les mains et les oreilles s'effondraient et les bombes
dans l'obscurité de l'abri se fichaient dans la tête

La langue qui m'a creusé toujours me retrouvait dans
mes cachettes sous le sable et les pierres

Elle pinçait mon silence y découpait de plus petits silences
qu'elle pouvait facilement charger au dos des mots

À force de vouloir l'habiter la langue sans murs sans
fenêtres et sans porte de chercher à la délimiter la langue
sans toit de la remonter pour s'enfuir de l'escalader
dans toutes les langues l'enterrer la déterrer l'éplucher
la devancer la céder en rançon à la langue elle a arraché
sa peau de poème

extraits de *Parler étrangement*,
L'Arbre à paroles, Amay, 2014

Anise Koltz

Non je ne porterai pas
la croix du Christ

Je porterai le drapeau
de la liberté

Je saluerai Ève
désobéissante

Nous donnant la liberté
l'amour des contraires

J'éviterai ce monde
qui écrit son histoire
avec le sang des hommes

Un monde de pierres,
Éditions Arfuyen, Strasbourg, 2015

Luba Yakymtchouk

Comment j'ai tué

Tous mes liens familiaux ne sont que téléphoniques
Tous mes liens familiaux sont écoutés
Ça les intéresse, qui j'aime le plus, maman ou papa
Ça les intéresse, de quoi est malade ma grand-mère qui
 répète dans le combiné : oy, oy-oy
Ils sont intrigués, par ce que pense ma sœur de son
 copain
Qui était avant le mien

Tous mes liens téléphoniques sont ceux de sang
Tout mon sang est écouté
Il leur faut savoir, à combien s'élève sa part ukrainienne
Polonaise, russe, s'il y en a une tzigane
Ils veulent savoir, quelle donneuse je suis devenue
Ils veulent savoir si c'est le taux d'hémoglobine ou le
 toit qui est tombé sur moi
Et s'il est possible de construire des frontières à partir
 des membranes cellulaires

Entre moi et ma mère des centaines de tombes ont été
 creusées
Et je ne sais comment les enjamber
Entre moi et mon père des centaines d'obus volent
Et je ne parviens pas à les considérer comme des oiseaux
Entre moi et ma sœur, il y a une porte de cave métallique
Bloquée de l'intérieur par une pelle
Entre moi et ma grand-mère un paravent de prières
Des murs fins de soie, à travers lesquels on ne peut rien

entendre, absolument rien entendre
C'est très simple d'entretenir les liens familiaux par
téléphone
C'est très peu cher de créditer son compte d'insomnies et
De calmants
C'est enivrant d'écouter le sang de quelqu'un d'autre,
battant dans tes écouteurs
Surtout quand mon sang coagule en une balle

VA TE F !

Les Abricots du Donbas (2015),
traduction de l'ukrainien par Iryna
Dmytrychyn et Agathe Bonin,
Éditions des femmes Antoinette
Fouque, Paris, 2023

Mario Bojórquez

Statue of Liberty

Sur la Fifth Avenue personne ne regarde ceux qui
 passent à ses côtés
 tout le monde a sous son manteau noir un bouton
 c'est le bouton *excuse me*
 Ils avancent le long du trottoir bondé
 de Godiva Chocolatiers en direction de la cathédrale
 Saint-Patrick
 en disant entre les dents *excuse me excuse me*
 (J'ai appris moi aussi à le murmurer
 mais n'arrive pas à le dire avec indifférence
 l'indifférence me fait défaut)
 Chaque fois que je heurte quelqu'un
 je dis *excuse me*
 mais regarde la tête, essaie de reconnaître
 le visage, le corps dans lequel je suis rentré
 l'indifférence me fait défaut
 Aujourd'hui juste devant Barnes & Noble
 j'ai pu scruter sa figure bronzée
 la texture de laiton de sa peau tellement polie
Excuse me, madame, ai-je dit
 et les rayons de sa couronne ont brillé pour moi.

Pretzels, Círculo de Poesía & El Suri
 Porfiado Ediciones, Buenos Aires, 2015
 traduction de l'espagnol par
 Linda Maria Baros

Nimrod

Ils frappent ils tuent

Ils les frappent avec des tuyaux d'arrosage
Ils les frappent avec des tuyaux en latex

Ils les frappent sous le soleil de midi
Ils les frappent en double salto

La poussière meuble camaïeu
La poussière douceur oubliée

La poussière crève la dalle sans dalle
Sous le brodequin des ninjas souriants

Ils frappent les ninjas débonnaires
Ils frappent ils crient ils frappent

Les étudiants au corps d'adolescents
Qui mordent la poussière sans un cri

Ce sont de grands athlètes de la douleur
De grands ascètes de grands yogis

Ils roulent déroulent leur corps de liane
Enduits d'un baume à la gentiane

Les ninjas leur crient : roulez-vous
Soufflez-vous enivrez-vous de poussière

Ils s'exécutent tels des danseurs de butō
Ils s'exécutent tels des initiés des sacrifiés

Des statues de cendre des statues d'ombre
Des statues mouvantes & souples

Les ninjas les fouettent avec éclat
Ils les jettent avec style dans la crasse

Des bulldozers géants attendent
Pour creuser la fosse de leurs charniers

Un ninja hurle en direction d'un autre
Assez c'est assez pour le petit qui pleure

En chœur ils leur crient : roulez-vous
Soulez-vous des saltos de poussière

Des étudiants jouent un ballet neuf
Admirables nouveaux-nés de la cendre

Les ninjas les frappent en saltos
Ils les frappent en triple salto

Les ninjas rient sous leur casque
Ils rient au malheur en mille saltos

Hommage aux étudiants tchadiens
réprimés les 8 & 9 mars 2015
à N'Djaména

Sur les berges du Chari,
Éditions Bruno Doucey, Paris, 2016

Claude Ber

« Il y a des choses que non », disait la mère du père dans son parler de montagnarde, désignant ainsi l'ordinaire des atrocités humaines barbares et policées en allant au poulailler d'un même geste distribuer le grain et les balles cachées sous la paille des œufs.

il arrive inépuisablement des choses que non et que, pareil au disque d'argile ou au pain d'olives partagé entre les hôtes, tendre, parfois, le poème sa moitié de parole, dont l'autre possède égale part, rappelant que jamais, sauf à tuer, aucune parole n'épuise la parole, avec cette incomplétude, ce suffisamment de manque et d'excès, d'écart à l'équilibre des lucrétiennes **particules** pour que quelque chose naisse parfois (parfois seulement car le poème va aussi au tout-venant)

parfois

il y a de l'inquiet dans le poème
du non inquiet qui enfin s'inquiète
de ce qui se dit
de l'indéfini qui cesse enfin de clore
le monde aux bruits d'une bouche
et puis de l'altérité non réduite enfin de l'autre
non assigné à soi

alors

tandis que vacillent les lettres à la lueur de la vieille lampe torche qui, au mont Alban ou à la tête de Tigène, a éclairé des nuits de sentinelles, d'assauts meurtriers, de visages de prisonniers comme de rescapés, de héros et de traîtres, dans ce pays qui blasonne à ses gorges, ses cols et ses bouches la voix, le chant et les mots mais aussi la corde au cou des suppliciés et la balle dans la nuque

en icône à l'insignifiante et précieuse parole humaine
qui s'égrène dans l'oubli : le poème
comme un coin dans le gras de la parole
obstinément poème
pillé pillant à mille moineaux jetés dans les halliers
pelletant pour déterrer l'arête de seiche sous la croûte
de sel comme sous l'échine frémissante des luzernes
une question dans la profusion de la parole
ou pris à la gueule du loup
un éveil dans l'indigence de la parole

extrait du recueil *Il y a des choses que non*,
Éditions Bruno Doucey, Paris, 2017

John Kinsella

Poème de tempête d'Emily Brontë

La tempête n'est pas là.
Elle n'est pas prévue. Et pourtant.
l'aiguille du
baromètre a jeté les dés –

plus bas que la feuille, plate,
jusqu'au sol –
tout est stagnant, non, un tremblement de porte
& fenêtre, des fourmis qui emménagent –

je suis renfermé & extraverti,
m'assurant que les choses sont
à l'abri. La nature est vie, & un coup
de grand vent et d'étincelles nous

pousse à la friction – ce qui peut
être détruit a besoin d'être suivi
par des actes de conservation.
La tempête approche –

non, elle est là tout le temps,
se renforçant au-dessus & en dessous de nous,
bien que le ciel reste dégagé.
Non, le bleu s'effile un peu.

Insomnia, Pan Macmillan, Sydney, 2019
traduction de l'anglais par Jean Portante

Stéphane Bataillon

XVI

Poème. Acharné. Seule forme suffisante, fondamentale et brute. Impossible à réduire par ceux qui nous assurent qu'il n'y a pas d'autre choix, que nous n'avons plus le temps de penser, de sentir, de marquer une pause. Qu'il faut grandir, se résigner et survivre malheureux. COMBAT SANS DÉLIVRANCE.

Contre la nuit,
Éditions Bruno Doucey, Paris, 2019

Souad Labbize

Berceuse pour le dieu de la guerre

22

D'abord
ils ont coupé
le cordon ombilical
pour des raisons naturelles

Ensuite
ils ont coupé
le prépuce
pour des raisons d'hygiène

Enfin
ils ont coupé
la langue
pour des raisons de sécurité

Je franchis les barbelés,
Editions Bruno Doucey, Paris, 2019

Adeline Baldacchino

Une Île dans l'Atlantique

Jour 1 – 9 juillet

Je vais vers une île
(oublier seulement le temps)
n'être rien de plus
que cette chair
attentive
l'envie
comme une braise.

Désir d'éclipse
partir, écrire
(l'éclipse du désir)
comme on documente
l'exil
intérieur
devenir.

J'aime l'attente
juste avant
si elle ne dure pas
l'odeur des choses
qui viennent
et s'annoncent
et arrivent.

Il y a dans le ventre
cette vague épaisseur

chaude et violente
comme un spasme
l'ordre de l'aube
contre l'ordre
du manque.

La joie couve
l'absence
on n'est rien
que soi
une île vers une autre
île
chair contre terre.

J'attends le goût du vin
(langue nue)
contre les paupières
j'imagine encore
trop
car il faut ne plus attendre
pour tout accueillir.

Et l'enfoncement du désir
dans le jour qui l'efface
– et le corps oublieux
qui s'apprête
à ne plus penser
(se faire
parenthèse).

Théorie de l'émerveil,
Les Hommes sans Épaules éditions,
Paris, 2019

Béatrice Bonhomme

Dis-le, oui à la vie et à la liberté, arrache ton aile s'il le faut sur la herse du château et échappe-toi. Refuse désormais les morsures à ton bras et les chaînes à ton nom.

Proses écorchées au fil noir,
Collodion, 2020

Ovidiu Genaru

Le livre de Mircea. Fragments

Ils ont arrêté hier trois élèves de terminale.
C'est comme si la terre les avait avalés. Aujourd'hui,
encore deux. Mircea*, Mircea, l'élève le plus éminent du
lycée, en fait partie. Il va en prison,
il va en prison et demain
il traversera conformément aux procédures
la ville, couché par terre
dans un camion russe.
Comme un exemple. Pour le spectacle.
Quatre armes, la balle dans le canon,
se dirigent vers
cette prise féroce.
L'ennemi du peuple est en pantalons courts.
De la toile militaire de couleur marron –
pauvreté d'après-guerre. L'ennemi
de classe a mille visages. Pour mettre l'État en déroute.
Et il y a un commissaire qu'on appelle Grimberg.
Un certain Grimberg de Bacău qui est devenu l'un des
gros bonnets de la Securitate.
Mircea a
18 ans et pense qu'il se fera fusiller.
Il a peur. Il a peur
de ne pas devenir un héros.
Notre famille n'est pas habituée à ce type
d'anomalies.

Dans la cave de la Securitate Mircea rend une déclaration
 blanche malgré plusieurs coups
 violents dans le ventre. Blanche
 blanche d'un blanc acharné. Le commissaire écume
 de rage saute de sa chaise se précipite
 sur le prévenu et hurle. Lève le poing.
 Tu ne veux donc pas écrire ? Demain
 tu te souviendras même de ce que tu ne sais pas.
 Le lendemain le même échec. Les mêmes
 coups. Les mêmes invectives.
 La troisième nuit tous les prévenus longent
 un tunnel fait de soldats armés. On aurait dit un Arc de
 Triomphe. Vers la gare. Vers nulle part.
 Les lumières des lampes torches en angles mouvants
 découpent de sinistres volumes d'obscurité
 comme dans une perte
 de conscience. Ordres aboyés. Interdictions.
 Esclaves et maîtres d'âmes mortes.
 Une procession vers l'enfer. Ils font
 leurs premiers pas vers l'époque d'or**.

Voici la dictature du prolétariat. Écris
 ici ce que nous te dictons.
 Qu'il en ressorte que tu conspirais contre
 le peuple. Que tu cachais
 des armes dans les forêts. Dans les montagnes. Que
 ceci et cela. Combien étiez-vous où et quand ?
 Vous, les légionnaires. Toi, serviteur de la bourgeoise,
 écris ne me regarde pas avec ces yeux écarquillés. D'ici
 personne ne sort vivant comprends-tu ? Nous avons
 de la
 patience. Je veux le complot. Ce que vous tramiez.
 M'entends-tu ? Le complot. Tu admires les
 Allemands. Tu lisais le Signal. Cette revue fasciste.

Reconnais. Nous savons tout absolument tout. Ce sont
tes vrais amis qui t'ont dénoncé. Je veux des noms et
des
adresses. Pour vous exterminer. Jusqu'au
dernier. Nous commencerons avec toi.
Si tu ne reconnais pas, voici le fouet.
Nous pouvons tout et ne rendons de comptes à
personne.
Voici un exemple. Si tu me le demandes gentiment,
je peux te tirer une balle sur-le-champ.
À genoux,
bête sauvage.

Mircea a écrit dans sa déclaration :
Je n'ai que 18 ans.

extraits de *Cartea lui Mircea*,
Junimea, Iași, 2020
traduction du roumain ©
Linda Maria Baros

* À la mémoire de mon frère Mircea, ancien détenu
politique, arrêté à l'âge de dix-huit ans et emprisonné,
entre 1948 et 1950, à la prison de Suceava et à la prison
pour enfants de Târgșorul Nou en Roumanie. Son nom,
Mircea Bibire, est inscrit sur les murs du Mémorial des
Victimes du Communisme et de la Résistance à Sighetul
Marmăției.

** L'époque communiste était surnommée par la
propagande « l'époque d'or » (n.d.t.).

Louise Dupré

Exercices de joie

tu cherches depuis peu
à pratiquer
la douceur

comme une discipline
de combat

une charité à te faire
à toi-même

toi, la mendiante
de minuscules joies
arrachées à la détresse

tu dis *joies*
car tu ignores
comment nommer

les instants où le cœur
cesse de cogner
contre tes côtes

ces instants de grâce

où une carapace te protège
des cris
que tu entends

c'est tout près
c'est partout
et chaque jour

extrait d'*Exercices de joie*,
Éditions Bruno Doucey, Paris, 2022

Raed Wahesh

Rue 1

De la pluie, ô ciel
De la pluie sur le petit visage
Sinon il se perdrait parmi les décombres.

Pluie comme de la musique
Pour deux yeux desséchés
Et grand ouverts.

Pluie comme une main caressante
Sur des cheveux agglutinés par le sang de l'égorgement.

Pluie
Pluie
Pluie sous la forme de cœurs
Autant qu'il en faut aux éplorés
Pour qu'ils puissent trouver un chemin
Qui mène à demain.

L'Hiver, le temps du signe et autres poèmes,
traduction par Antoine Jockey,
Plaine page, Barjols, 2022

Tarik Hamdan

Risque

La liberté
C'est nager dans l'océan
Conduire une moto sur l'autoroute
Dévaler du sommet d'une montagne enneigée
Participer à une marche pour la chute d'un dictateur
Casser le bureau sur la tête du patron

L'adrénaline se déverse dans le sang
Un air nouveau souffle sur la peau
Et gonfle les poumons
Comme deux ballons qui ne demandent qu'à planer
On vole... on vole
Et plus on s'élève
Plus on a peur

Mais c'est une peur revigorante
Compagne de qui veut
Vivre en liberté.

Exercices d'apprentissage,
traduction de l'arabe par Antoine Jockey,
Lanskine, 2023

Édith Azam

Tu me diras...

Nous irons dans les bois
nous serons torsés nus.
Les animaux nous rejoindront.
Tous les animaux.
Leur force prodigieuse.
Nous nous approcherons
les uns des autres
dans la lenteur.
Nous aurons des visions.
Des visions claires du monde.
Les empreintes du temps
remonteront alors
tout le long de nos côtes.
Nous chuchoterons des mots
sans en comprendre un seul.
Ils sortiront solides.
Nous serons pleinement
ce que nous sommes.
Nous nous mettrons debout
pareil aux animaux.
Dressés tous en soleil.
Quelque chose implosera :
du ciel
jusque dans nos poitrines.
Division faite
nous saurons voir.
Vraiment.
Nous irons dans les brèches.

Il y aura de la poudre sur le sol.
Il y aura des poèmes.
Des brins de paille aussi.

« Tu me diras... », dans *Frontières*,
anthologie établie par Thierry Renard
et Bruno Doucey,
Éditions Bruno Doucey, 2023

Joséphine Bacon

Ma résistance est ma langue
Mes blessures au vif
Déterrent mon existence
Esperènt une guérison
Mes cicatrices racontent les disparitions

Nitinniu-aimunit takuan nishutishiun
Nimashkassiuna
Mussinamuat nitinniunu
Tshetshi minuiniuiian
Tshitsheian anite eka tshe nukushinan

extraits de *Une fois de plus/Kau minuut*,
Mémoire d'encrier, Montréal, 2023

Niloufar Sadighi

Poupée rebelle

À Forough Farrokhzâd

ta beauté est résistance
poupée aux lèvres
 pulpeuses
au nez mutin artificiel
ton maquillage criard
est un étendard
une bannière de liberté
ton foulard écarlate
la beauté qui te fut donnée
une arme de combat
la soie de ta peau
tes poignets si fins
défient les chaînes du tyran
tu n'es pas une poupée de cire
sagement rangée dans sa boîte
tapissée de satin
tu es une poupée vivante
au corps tendu
armée pour le combat
et tu penses aux moyens
 de ta lutte
tes cheveux d'or
tes lèvres rouges
tes ongles rutilants
tes yeux noircis de khôl

ton visage peint
des couleurs de la guerre !

Souviens-toi de l'envol,
anthologie établie par Franck Merger et
Niloufar Sadighi,
maelstrÖm reEvolution, Bruxelles, 2023

Laure Cambau

Tu réclames une échelle
on te donne une cage
tu réclames un fil de lumière
et trébuches dans les catacombes
tu réclames le fil pas la patte
l'oiseau pas la cage
la peau sans la crème
l'amour sans le son
l'éternité sans arêtes
la suite sans partitions

Les yeux de la mouche,
Le Castor Astral, Paris, 2023

Nimrod

Je rode ma carcasse

Je rode un buste à peine robuste.
 Il se penche, prend son élan, amorce
 des pas de twist à même son propre miroir
 Mais les hoquets agitent déjà son torse ectoplasmique.

Il se sait descendant de petits tentacules
 d'humanoïdes sans foi ni loi. Ou plutôt,
 une foi de la taille d'un grain de sénévé
 sans ornement ni rituel, sans catéchisme ni dogme.
 Un humanoïde qui la goutte au nez
 qui parkinsonien érige des pyramides.

Comment me suis-je mis à la remorque
 de sa dégaine rampante ? À la remorque
 de sa plaine mienne de toute éternité ?
 Et comment m'en suis-je délivré sans faste
 sans alcool bien frappé ?

Je rode ma carcasse, je rode des lendemains
 élastiques mais sans colle ni rustine
 et sans brûleur de surcharges pondérales

Je suis le bipède hanté par son érection
 le viril toujours érectile – pauvre haineux
 qui soudain se retourne vers une peuplade

de tripodes qui lui rappellent son bref passé.
Naître vivre et vieillir à la vitesse TGV
est tout sauf un programme !

Je rode une carcasse qui s'érode

Anniversaires & Paquets cadeaux,
Obsidiane, 2024

Yaryna Chornohuz

(Ce qu'on a laissé sous l'occupation)

lumière malade des flèches célestes
à travers les fenêtres encore intactes d'une maison
étrangère
elles dessèchent mon visage
elles dessèchent ma mémoire, ces petites vagues de
la Donets du Nord derrière notre chênaie
abandonnée sous l'occupation
comme tout ce que le destin nous avait promis
ces courts moments de répit qui sont le plus sûr présage
de guerre
j'ai perdu la Donets du Nord
la maison de rubis perchée sur sa rive
et je t'ai perdu avec elles
on dit qu'on ne pleure les morts qu'après la guerre
mais notre guerre finira en même temps que
notre vie
alors, nous avons un jour pour commémorer les morts
le jour suivant, au combat
le troisième jour ne viendra peut-être
jamais
victoire
ce mot vers lequel tu tends les mains comme vers
une rivière
qui s'efface dans le désert
oh mon Dieu
que nous sommes traumatisés dans ce désert
notre désert est éternel
Seigneur donne-moi la force pour continuer à

perdre ceux que j'aime
Seigneur donne-moi la force pour laisser partir
l'amour
et encore un peu pour le fer les balles les bandages
et le fardeau qu'il faut porter
hors du champ de bataille
Seigneur donne-moi la force pour, au lieu de notre
ennemi éternel, ne voir que
le vide

C'est ainsi que nous demeurons libre,
traduction de l'ukrainien par
Ella Yevtouchenko et Frédéric Martin,
Le Tripode, Paris, 2025

Carole Carcillo Mesrobian

je vais dans un pays où on ne peut plus aller
sorti des possibles
garroté pour arrêter l'hémorragie
de la guerre
n'est plus une destination
l'Ukraine
il faut s'y insinuer il faut
remonter le flux des rivières
de sang
pour entrer dans la plaie

extrait de *28 jours à Yabidne*,
Unicité, 2024

Sylvestre Clancier

Les Clancier(s)

Sur les Clancier(s), faiseurs de clanches, serruriers
je ne sais rien ou presque rien.
Sur les Clancier(s), mes ancêtres lointains,
je sais ce que m'ont livré les registres de l'état civil
les us et les coutumes de leur vie campagnarde
depuis des siècles de labeurs obscurs en Limousin,
les quelques souvenirs en fait assez volatils
rapportés par mon père, son propre père et des voisins.

De leur ardeur, leur énergie, leurs fantaisies, leurs
rêveries,
de leurs bonheurs et leurs malheurs, de leurs espoirs et
de leurs peurs,
ma chair, mon esprit, mon âme obscurément gardent
la marque.
J'aimerais dans quelques écrits en faire la généalogie,
en quatrains limousins pouvoir en laisser la trace.

Pauvres mangeurs de châtaignes, ont-ils été réduits
à ce que La Fontaine en a dit ?
Ont-ils ri, place du Présidial, en écoutant Molière
railler Monsieur de Pourceaugnac ?

Qui fut le premier d'entre eux à savoir lire et écrire ?
Est-ce Emmanuel, mon arrière-grand-père, le savetier,
le marchand de bois, le revendeur de champignons
établi sous la tour de Châlus Chabrol ?
Est-ce son père, Jean, laboureur au Château d'en haut ?

Jamais je ne le saurai, mais qu'importe !
Le temps, lui, n'oubliera pas
qu'ils ont été ce peuple fier et courageux,
ces ombrageux du Limousin que trop souvent les
guerres ont tués.
Qu'ils eurent pour destinée de toujours résister
à l'occupant romain, sarrasin ou allemand,
d'être pendus, brûlés ou fusillés.
Qu'ils ont libéré leur ville sans que le sang ne soit versé.

Libération : Ici Radio Limoges !
Liberté, égalité, fraternité !
En ce temps-là, la parole était vive,
on retroussait les manches, les mots avaient du sens !

Ko Un

Une biographie

Je suis né pour une vie de papillon
Qui aurait pu exister ou ne pas exister
À la lumière
Se sont ouverts de tout petits yeux
Dans les ténèbres
Ont poussé des ailes toutes fines
Ce papillon
Qui ne connaît pas la mer
Qui ne connaît pas la tempête
S'est constamment posé sur les feuilles d'un pays en
ruines
De ce côté-ci
Il s'est envolé vers l'autre côté

Comme s'il savait depuis le début
Combien était illusoire l'immortalité
Dans les champs au coucher du soleil qui seul était
grandiose
Le jour était un pays colonisé
La nuit était ma patrie
Ces nuits-là ma langue maternelle interdite
Murmurait en cachette dans mon corps endormi

La Libération est arrivée
Ma langue maternelle était splendide

La guerre est arrivée
Dans les décombres

Parmi les morts dans les décombres
Ma langue maternelle tachée de sang a survécu
J'ai chanté avec cette langue maternelle
Mon chant était des condoléances
Mon chant était la résurrection de quelqu'un
Et mon chant était
Un chant de disparition
Et non d'immortalité

Je me suis dressé face à la dictature et aux armes à feu
Mes incantations
Ont été plusieurs fois mises en prison
La contradiction
A fait naître l'épopée de la contradiction
Et le lyrisme qui refuse la contradiction

Encore une fois le jeune papillon de jadis
À un endroit de la Terre
Rêve des vérités d'un autre endroit
La vie vagabonde vers l'intérieur inachevé

Un rêve reste
Que le fossile du papillon sous la terre du lointain
demain
Soit le fossile de la chanson

traduction par No Mi-Sug
et Alain Génétot

Guillaume Métayer

Main

Quand le signal de la couveuse résonne toujours un temps avant le battement de cœur. Quand les gants miniatures sont restés dans la poche. Quand la porteuse revient comme une faucheuse avant la fin de l'heure. Quand le papillon ne décolle plus. Quand une tonne bavarde de barbaque sert de contrepoids à l'ascenseur. Quand des inconnus sur le balcon jouent d'une flûte affûtée sur cette note aiguë. Quand les feuilles d'automne tombent sans rien tapisser. Quand la poudre de lait accompagne son cylindre sans jamais déborder. Quand on joue au bérêt avec un bébé. Main dans le dos : on n'est pas libre.

Shuhrid Shahidullah

L'histoire de la jungle

Chaque fois que j'entends le feulement d'une tigresse,
je couvre tes seins de mes mains.

Je me sens comme un étranger
dans une forêt sans défense,
de l'autre côté d'une frontière incertaine.
Le corps troué de balles de ma sœur, je l'ai laissé là,
accroché aux fils barbelés –
je suis allé chercher une carte pour que je puisse porter
son corps à la maison.

Mais je la retrouve, je m'endors, je couvre tes seins
de mes mains,
alors que ma sœur au corps troué de balles dort
en toi
et qu'une jungle solaire s'élève de son sommeil.
S'élèvent les têtes des arbres, des animaux, aussi.

Et, tête baissée, je m'enfonce
dans la terre glaise – dans la jungle marécageuse,
ensanglantée –,
sur tes seins, mes empreintes
qui t'appellent pour témoigner.

traduction de l'anglais par
Linda Maria Baros

Baptiste Pizzinat

Dans le cercueil des circonstances

Plus je vieillis plus j'ai l'impression
de ressembler à ma mère
en phase terminale
elle qui toute décharnée aimait encore se promener
à fond la caisse en ambulance
dans tout le Lot-et-Garonne
en criant par la fenêtre « vive la liberté ! »

Un jour il fera tellement chaud là-bas
que toute la famille sera rôtie avant la première chimio.

Je pense tranquillement à ça en lisant un poème
de Kenneth Rexroth qui n'a rien à voir
mais me redonne quelques minutes le goût d'écrire
et de me faire une bonne tartine
de crème solaire en pleine nuit
à cette heure précise où les UV peuvent traverser
les draps de n'importe quel fantôme.

Alors *mommy* chérie t'en dis quoi ? Génocide ou bien ?
Nous avons encore des hôpitaux ici, n'est-ce pas
et assez de malades pour faire de l'argent.

Là-bas que reste-t-il, sinon la poésie ?
C'est trop mortel la poésie !
lance après la bataille l'influenceuse à sa commu
en répétant bêtement qu'elle le vaut bien.

Hélas la soupe est froide quand d'aucuns se décident
à y goûter vraiment, croyant bon de préciser
que les historiens se prononceront en leur temps.

Comme si miauler était suffisant
pour appeler un chat un chat
quand les lignes d'urgence sont saturées
de mensonges et de blagues pourries.

Voici donc le presque mort qui vous parle
en se rongant follement les ongles
dans le cercueil des circonstances
pendu par sa propre langue complice.

Yu Tian

La ville et le fleuve

La ville que j'habite est fendue en deux par un fleuve
appelé Fujiang

La rive Ouest, Fucheng, la rive Est, Youxian. Et la
montagne, ce fleuve tranchant

La coupe aussi en deux. Je suis convaincu que tout
fleuve est une épée

Tout comme je suis convaincu que les ténèbres nous
enveloppent. Vivant dans la ville,

Je suis comme un prisonnier, seul, j'erre dans des
recoins que les gens ont oubliés

Et il y a cette puanteur qui émane du lit du fleuve. Je ne
cherche pas à blâmer

Celui qui démonte les ailes des oiseaux libres de voler.
Hors du fleuve, seul

Le silence brille dans la ville. Cette lumière m'a beaucoup
fait rêver

Un fleuve réel et une ville illusoire qui renferment en
eux un grand vacarme

Nous avons tous vécu le monde poétique qu'on appelle
quiétude, concision

Tel mois de telle année, dire nos sentiments était un
idéal, ce n'était

Qu'un idéal. Nous aurions fini par mourir face à ces
concepts usés

Enfouis secrètement dans les souvenirs des gens. Ce
n'est vraiment pas de notre faute

Quelquefois, je reste accroupi au bord du fleuve,
 silencieux, j'entends de mes propres oreilles les bruits
 aigus, désordonnés
 Qui sortent de la gorge de l'État, de sa machine,
 Je me bouche alors les oreilles, ferme les yeux ou fixe du
 regard les passants et les oiseaux qui volent

La ville lève haut les mains, soulève d'innombrables
 enfants au destin fatal
 Les murmures du destin, seul le fleuve peut les entendre.
 Les tempêtes
 Font fléchir la ville, je la découvre dans une goutte
 d'eau. Dans un
 Pays en confusion, une ville pliée sous la tempête,
 peut-elle se redresser ?
 Je m'inquiète, je ne veux pas rester toute ma vie dans le
 froid au fond du fleuve

Le fleuve monte jusqu'au sommet des immeubles et
 moi, je suis comme
 Un aigle taciturne qui survole les haines anciennes et
 nouvelles de ce monde
 Surplombant l'arrivée de toute chose

Fleuve Fujiang, toi qui m'as nourri et m'as élevé, tu as
 aiguisé mes os
 Mon âme s'ouvre à toi, personne ne peut me forcer à
 faire quoique ce soit

Oublions tout, je sais que mon sang plane tranquillement
 dans l'air
 Ville envahie par le froid et la buée, tu ne fais vraiment
 Qu'un avec mon corps. Je ne saurais dire si c'est un
 bonheur ou un malheur

En silence, je traverse le fleuve, je traverse la ville. Le
fleuve et la ville
Me traversent. Je suis comme un oiseau qui se réveille
de son rêve et cherche
Un chemin au long duquel je ne serais pas seul. Je me
dis, le fleuve vieillira, la ville se décomposera.

traduction du chinois par Shuang Xu

Alexis Bernaut

Sans titre

J'ai jeté dans le puits aux souhaits
une pièce sur laquelle on avait
marqué ton nom
comme pour en connaître le prix
ton nom comme un vague vœu
que je voyais tomber

Rémanence rétinienne
accrochée à ma mémoire
souhait qui ne portait alors
ni ton nom ni aucun autre
à l'âge où reclus je n'en savais aucun
ni le tien ni aucun autre nom –
amour, bienveillance, soutien

Il m'aura fallu toute une vie
pour parler en mon nom propre
trouver aux noms sens et substance
et les voir enfin danser
ivres de mon souffle et de ma voix
indifférents au fond
à leur définition
et les voir enfin danser
en ronde autour de moi la ronde des cocus
jusqu'à me faire rire de ma vanité
des grands mots des belles idées
jusqu'à ce que je me donne de grandes
claques sur le cul

en braillant rougeaud liberté mon cul
Liberté

Fleur à peine éclore que le vent l'emporte au loin
qu'on ne peut connaître qu'hors d'haleine
hors d'atteinte
du mauvais côté d'une frontière défendue
de la lunette d'un fusil

Liberté
désir à bout portant
luxé de bien portant

La liberté ou la mort
Pourquoi choisir
quand on peut avoir les deux

Alors sans rien souhaiter
j'ai jeté la pièce dans le puits
et je l'ai oubliée

Aleš Šteger

Recette de l'indifférence

Nous les avons vus affamés et, sans encombres,
Avons continué de parler d'alimentation saine.
Ils n'étaient pas un souci pour nous,
C'est juste que nous ne pouvions pas regarder
De jour en jour, d'heure en heure,
Leurs enfants dépérir comme du papier.
Nous avons parlé plus fort, non, ils n'étaient pas
notre problème,
Nous avons échangé des recettes de spécialités,
Suivi des cours de cuisine et rôlé
Sur le prix élevé du thon, des truffes.
Nous connaissions de nom certains des affamés
Ou connaissions quelqu'un dont les parents mourraient
de faim
Ou connaissions quelqu'un qui connaissait quelqu'un
Qui, malgré la solidité de nos standards alimentaires,
Malgré le fait que leur détresse ne nous concernait pas,
Se permit d'élever la voix, de protester,
De cracher même à la face replète du monde
Et de réclamer de la nourriture aussi pour ceux qui,
De jour en jour, d'heure en heure,
Devenaient squelettes sous nos yeux,
Tandis que nous, avec lassitude,
Car nous connaissions leur arrière-goût amer
Et, qu'après tout, ce n'était pas notre affaire,
Avons digéré les chiffres 43 ou 128 17 ou 99
Des morts de faim au cours des 24 dernières heures.
Non, il ne nous a pas été donné de les ignorer,

Bien que ce n'ait pas été nos chiffres,
Que nous n'ayons pas préparé leurs souffrances et n'en
ayons pas fait l'addition,
Tout au plus, le poids de scènes insupportables nous
a-t-il été imposé,
Très lourd pour une digestion sans encombres
Et pour notre sain appétit de démocrates amis de la
paix.
Pourquoi devons-nous les regarder ?
Aucun de nous ne le savait vraiment.
Les regardant, nous avons élevé la voix encore plus,
Hurlé les uns sur les autres, toujours plus sourds à ce
qui était dit,
Comment nommer les dernières tendances culinaires
Et où trouver les meilleurs plats traditionnels ?
Mais nous ne pouvions pas arrêter de les regarder.
Nous les avons vus aussi quand nous regardions dans
nos soupieres,
Lorsque, les yeux mi-clos, nous mâchions un rôti
Ou lorsque, les yeux clos, nous avons savouré les plus
délicats desserts.
Ils nous étaient toujours plus étrangers et toujours plus
pénibles,
Même s'ils n'avaient jamais été une préoccupation pour
nous, tout au plus un désagrément.
Leurs cuisiniers cuisinaient la faim,
Leurs mères assaisonnaient la famine,
Leurs pères, les mains vides, apportaient la mort
De leurs magasins qui n'existaient plus
Et de leurs jardins qui n'existaient plus
Et de leurs villes qui n'existaient plus,
Ils apportaient le chiffre 56 000
Ou le chiffre 127 000 ou le chiffre 246 000.
Leurs faims s'additionnaient
Dans les vastes jardins luxuriants des morts,

Dans les champs larges et étendus des morts,
Dans les foisonnantes et croissantes plantations
des morts,
La nôtre dans les additions de restaurants select.
De jour en jour, d'heure en heure,
Nous avons mangé et les avons regardés et nous
sommes donné beaucoup de peine,
Si bien qu'en dépit de ce spectacle sans goût,
Nous avons réussi à tout manger.
Nous nous sommes essuyé la bouche, avons payé,
donné double pourboire,
Crié dans l'embrasure Nous reviendrons demain
Mais soyez charitables, confiez-nous la recette,
Pour rester tels que nous avons toujours été.

traduction du slovène par
Guillaume Métayer

Gaëlle Fonlupt

le monde a coulé sur tes talons

tu t'arraches à un continent
retiens
violette déjà
la part qui cède entre tes cuisses

tu lèches le sang
frottes la nuit avec
un instinct de jument
plus rien que cela
Lon-Lo-Lullaby

la tête pleut ailleurs
et tu
frottes jusque
n'as rien pu
Lon-Lo-Lullaby

rapailles l'ange et les caillots
dans les linges
brûleront
bleus tes ongles
te creuseront
Lon-Lo-Lullaby

car ça commence
par là par la peau
l'écorchement de la lignée
l'odeur au sol d'un ventre délivré
– toute la pesanteur

Grzegorz Kwiatkowski

J ó z e f K w i a t k o w s k i

terreur mort contrainte et germanisation
à l'âge de 16 ans j'ai été arrêté par la Gestapo à Świecie
dans la prison de Bydgoszcz où l'on m'a transporté
j'étais soumis à des tortures raffinées
et ensuite on m'a transporté dans un camp de
concentration à Stutthof
section politique dont le kapo était un assassin bien
connu Kozłowski
pendu en 1946

dans un état de santé très grave
mis en liberté chez moi

voici le bagage de ma vie :
infirmité permanente
cécité
rééducation continue
et lutte pour garder la dextérité
à l'aide d'une paire de béquilles pour m'appuyer
et un lacet attaché pour raidir la colonne vertébrale

traduction du polonais par
Zbigniew Naliwajek, relecture par
Guillaume Métayer

Baptiste Pizzinat

Notes pour un poème d'anticipation

Hiver 2149 – sans doute suis-je mort depuis longtemps
bien que non achevé
rhizomant encore par la bande qui sait
au sortir d'une longue sieste
n'ayant plus une minute à perdre avec la vie
caracolant à mon bureau sur les restes d'un rêve

je revois cette jeune fille dans un vieux rade
qui me regarde les yeux écarquillés
alors que je lui montre un livre pour la première fois
en cachette, ses mains toutes tremblantes
elle qui ne sait plus à qui confier ses craintes
en marge de la surveillance globale

la Terre est devenue un œil géant
voyant plus loin que Dieu lui-même
désormais cloîtré en son for intérieur

chacun de nous se demande où trouver refuge
loin de la Grand-Masse
pâte anonyme de croyances en vase clos
dans laquelle geôlier et prisonnier se confondent
aisément en notre âme et conscience

aucun souvenir assez solide

de cette gamine qui n'avait plus qu'une chose en tête :
remonter l'avenir à sa source.

Carole Carcillo Mesrobian

Le vent sculpte le visage de ta liberté
dans l'épaisseur des forêts
sur le vert friable d'une lumière sablonneuse
un matin s'allonge sur l'écharde du ciel
naissant dans la ciselure liquéfiée de l'horizon
déjà tes mains retiennent l'éternité
cachée dans le passage aiguisé
qui mène de l'aube à l'oubli

